

L'UNIVERS

ISRAËLITE

JOURNAL

DES PRINCIPES CONSERVATEURS DU JUDAÏSME

PAR UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES

SOUS LA DIRECTION

DE S. BLOCH

ולכל בני ישראל היה
אור כמושבתם :
(Erode, X, 25.)

Onzième année

PARIS

PASSAGE SAULNIER, 20

1856

8° 7c 3
60

auquel contribue puissamment le caractère tout à fait patriarcal du vénérable rabbin, Koppel Bamberger. Puissent les communautés voisines, Mayence et Francfort, y prendre exemple et repousser l'esprit d'exclusion là où l'amour et la concorde seuls peuvent conduire au but!

D^r B. BEER (de Dresde).

LETTRES D'UNE PARISIENNE.

Paris, en septembre 1855.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Au moment où notre fière capitale déroule aux yeux de l'univers réuni dans son enceinte tant de merveilles et tant de splendeur, il est sans doute téméraire de ma part d'espérer la moindre attention pour ma pauvre correspondance. Et, en dehors de Paris, y a-t-il réellement encore des hommes et des femmes dans le reste de notre planète? Tout le genre humain n'est-il pas rassemblé ici comme il l'était dans le jardin de l'Éden aux premiers jours de la création? comme il le sera un jour dans la sainte cité, apportant, selon la parole du prophète, les trésors de la mer et les richesses des nations? En voyant ces immenses populations indigènes et étrangères qui se pressent sur nos boulevards, dans nos monuments et dans nos théâtres, dans nos hôtels et dans nos restaurants, je me demande souvent comme Moïse : « Faut-il abattre tous les moutons et tous les bœufs pour que cela leur suffise; faut-il amasser tous les poissons de la mer pour qu'ils puissent se rassasier? » (Nombres, XI, 22.)

Jadis, quand les habitants de la Palestine se rendirent en masse au sanctuaire de Jérusalem, ils amenèrent de nombreux troupeaux de bétail, du blé et des fruits; pourquoi, hélas! cette louable coutume n'est-elle pas suivie par les innombrables pèlerins qui affluent au temple industriel des Champs-Élysées!

La splendide fête des nations et des intelligences que Paris célèbre depuis plus de trois mois n'est pas encore

finie ; cependant elle a déjà eu son bouquet, son feu d'artifice, son couronnement et son apothéose : la visite de la reine d'Angleterre.

L'entrée triomphale de Victoria I^{re} dans notre grande ville, les bruyantes acclamations qui ont retenti sur son passage, les guirlandes de fleurs, les arcs de triomphe, les bannières éblouissantes, les illuminations féeriques et toutes les pompes royales déployées en son honneur par la capitale de France ont sans doute touché sa fierté de souveraine ; mais le sentiment de la femme y a peut-être également trouvé une flatteuse satisfaction.

Pour moi, je l'avoue, j'ai éprouvé de l'orgueil en voyant, dans le pays de la loi salique et du Code civil qui dit si peu civilement : « La femme doit obéissance au mari, » une personne de mon faible sexe recueillir tant d'hommages, commander tant de respect, produire tant d'enthousiasme, régner sur les hommes par droit de naissance et par l'ascendant de ses mérites et de ses vertus. Dans cet immense banquet parisien de l'année 5615 de la création, la femme a pris une éclatante revanche de l'humiliation subie par Vashi au festin de Suse en 2407.

Et en contemplant la gracieuse figure de Sa Majesté, j'ai pensé à Esther et à l'étonnante histoire de son avènement au trône, et je me suis dit : Si, par impossible, la souveraine de la Grande-Bretagne, sur le conseil d'un Mamuchan féminin, imitant l'exemple d'Assuérus, elle qui régne également depuis Hodou jusqu'à Kousch, répudiait son époux et ouvrait un concours parmi tous les jeunes gens de son empire, et que son choix tombât sur un neveu d'un Mardochée quelconque de la Cité, et qu'elle se mariât avec lui, non sur la vraie foi du chrétien, mais selon la loi de Moïse et d'Israël, que diraient alors les Amans du Parlement qui, encore aujourd'hui, refusent au baron de Rothschild la place qui lui appartient dans la Chambre des Communes ? En vérité, nous avons besoin encore de plus d'un Pourim pour pouvoir dire partout, comme au temps d'Esther : « Les Yehudim eurent la lumière, la joie et l'honneur. » (Esther, VIII, 16.)

On m'a dit que la reine Victoria, dans sa dernière visite à l'Exposition universelle, a beaucoup admiré les remarquables produits de notre coreligionnaire, l'honorable M. Mosbach, surtout un diadème en imitation de diamants de la plus rare perfection. L'art d'imitation fait de grands progrès, mais singulièrement en contradiction avec ceux annoncés par le prophète : « A la place de cuivre j'apporterai de l'or, et à la place de fer j'apporterai de l'argent. » (Isaïe, LX, 17.) On imite les pierres précieuses, l'or, l'argent, la dentelle, la soie, le cachemire, les fleurs, les perles du Brésil et les bois des Indes : on a même du vin imité, du lait imité, du café imité et de la viande imitée. Mais toutes ces imitations tendent à diminuer les dépenses, à ménager la bourse des moins riches, tout en satisfaisant leur amour-propre ou les exigences de leur position. Il y a malheureusement d'autres imitations qui coûtent bien plus cher à la société. Ce sont les imitations de la vertu, de la piété, de la charité, de la modestie, de la loyauté et de la franchise, qui sont la honte et le péril le plus menaçant du genre humain. Ces falsifications morales tuent celui qui les pratique et causent le malheur de ceux qui en sont victimes. Il est surtout une imitation qui compromet jusqu'à l'avenir des générations : c'est la fausse science et la fausse capacité dirigeant les écoles et enseignant la jeunesse.

Les dernières distributions des prix au concours général et dans les divers lycées de Paris ont constaté de nouveau l'intelligence et les rares facultés de nos jeunes coreligionnaires, dont plusieurs ont obtenu des récompenses universitaires. C'est l'instruction primaire qui laisse encore à désirer au milieu de nous, l'insuffisance du nombre des instituteurs et des institutrices. Le Consistoire central, m'a-t-on dit, s'occupe à créer une école normale israélite pour former un personnel enseignant. Puisse cette pensée se réaliser ! C'est le plus grand besoin de notre culte, car c'est « par la bouche des enfants que se consolide le règne de Dieu. » (Ps., VIII, 3.)

Rendons toute justice à l'école mutuelle des jeunes filles de Paris, dirigée par M^{me} Kahn-Oppenheim, et à la salle

d'asile communale, dirigée par M^me Séder. Le très-grand nombre d'élèves admis dans ces établissements n'est pas, pour ces dames intelligentes et dévouées, un obstacle au maintien d'un ordre parfait, d'une tenue irréprochable, d'une régularité de travail surprenante. La religieuse sollicitude de ces dames, leurs soins et leurs efforts se lisent sur les figures souriantes et heureuses de ces enfants qui, appartenant en majeure partie à la classe la moins aisée de notre population, sont cependant de véritables modèles de propreté, de convenance et d'assiduité. Elles continueront dignement un jour la famille israélite.

Permettez-moi, monsieur le Rédacteur, de terminer cette lettre par l'expression des vœux que je forme à l'occasion de Rosch Haschâna.

Je vous souhaite l'âge de Mathusala, les bénédictions d'Abraham, la conservation physique de Moïse, la force de Samson, les triomphes de David sur ses adversaires, la lointaine renommée de Salomon, l'ardeur des prophètes et la patience de Hillel, pour continuer, pendant de longues années encore, l'œuvre méritoire à laquelle vous avez consacré votre vie.

Je vous souhaite beaucoup d'abonnés qui lisent et beaucoup de lecteurs qui s'abonnent.

Je souhaite à nos Consistoires l'amour et la gratitude de leurs administrés, la persévérance et un esprit de suite dans leurs louables projets, la réussite et la prospérité de toutes les saintes entreprises auxquelles ils attacheront leur nom.

Je souhaite à certaines administrations synagogales de mettre un peu moins de taxe sur le culte et un peu plus de syntaxe dans leurs écritures.

Je souhaite à nos rabbins tous les succès, tous les célestes fruits que méritent leurs douces vertus et leur tendresse pastorale; des auditeurs qui écoutent leurs paroles et imitent leurs exemples; des synagogues où Dieu trouve une communauté, et des communautés où le Seigneur a établi sa demeure.

Je souhaite à nos ministres officiants des chants sacrés

qui s'élèvent vers le ciel d'une âme pure et croyante, plutôt que des concerts sortant de la bouche pour entrer dans les oreilles. Que leur cœur soit un sanctuaire et non un instrument ; que leur voix soit une prière et non une gamme !

Je souhaite aux journalistes israélites une plume qui soit un flambeau allumé au feu sacré de la foi, et non une allumette chimique frottée aux intérêts matériels ou aux passions. Je leur souhaite beaucoup d'élan dans leurs compositions, beaucoup de modération dans la polémique, beaucoup de variétés dans les matières, beaucoup de bonnes nouvelles non controuvées, et des correspondances aussi intéressantes qu'affranchies.

Je souhaite à nos soldats en Crimée la prochaine récompense de leur courage et de leur héroïsme, leur prochain retour au sein de leurs familles et de la patrie française, qui pleure de leurs souffrances et sourit à leur valeur et à leurs triomphes.

Je souhaite à mes frères et sœurs d'Israël tous les bonheurs, toutes les prospérités domestiques et sociales dont ils ont besoin pour marcher haut et ferme à travers les âges, et maintenir au nom israélite son honneur et son indépendance, sa sainte auréole et sa divine signification.

JULIENNE BLOCH.

NOUVELLES DIVERSES.

INTÉRIEUR.

Un décret du 28 juin 1855 statue sur un pourvoi formé devant le Conseil d'État par le Consistoire israélite de Strasbourg, contre deux arrêtés du Conseil de préfecture du Bas-Rhin.

— Par un décret du 11 août, M. Léon (Jacob-Alfred), président du Consistoire israélite de Bordeaux, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, par un arrêté du 25 août, a confirmé la nomination de M. Weill (Joseph) aux fonctions de ministre officiant à Niederbronn (Bas-Rhin).

— L'Académie française a décerné une médaille de